

LA TAILLE DE LA VIGNE

Année B - V Dimanche de Pâques (Jn 15, 1-8)
par Andrea De Vico, prêtre

Réflexion sur l'Évangile du dimanche et des Fêtes
correction française: Nicolas Donzé, toxicologue; Anne Mayoraz, éducatrice

“Moi, je suis la vraie vigne, et mon Père est le vigneron. Tout sarment qui est en moi, mais qui ne porte pas de fruit, mon Père l'enlève; tout sarment qui porte du fruit, il le purifie en le taillant, pour qu'il en porte davantage”

Nous nous trouvons dans le contexte de la Dernière Cène, dans le discours d'adieu que Jésus prononce devant quelques amis proches. Il dit que la vigne (sa personne) a une relation essentielle avec le vigneron (le Père). Jésus *se définit* - et il définit la mission qu'il s'apprête à accomplir - par rapport au Père: il ne fait rien par lui-même. Puis il développe la métaphore en introduisant un troisième élément, celui des sarments, faisant allusion aux amis qui y sont présents. Eux aussi, à eux seuls, ne peuvent rien faire: “*En dehors de moi, vous ne pouvez rien faire*”. On voit comment ça se passe en agriculture: le vigneron, la vigne, le puissance vitale, les sarments.

L'analogie est puissante. La taille est une opération qui nécessite une main experte, les agriculteurs en sont jaloux, ils laissent à peine les autres toucher les plantes. Couper une vigne et la mettre sous discipline semble être un acte de cruauté. En réalité, si la force de la sève coule dans la vigne, le vigneron prend soin de ne pas la gaspiller inutilement, dans le mauvais sens. Il élimine donc les pousses exubérantes qui ne sucent que de l'énergie, et concentre la sève dans les bonnes pousses.

C'est une image de la vie spirituelle. Il y a un vigneron divin qui écarte les mauvaises branches et favorise celles qui sont prometteuses. Une coupe ici, une coupe là, et nous sommes dépouillés des choses superflues qui pèsent sur notre vie. La souffrance est donc inévitable. C'est Dieu qui donne de la lumière aux sarments, les élaguant avec la main prudente du vigneron. Cela semble être un acte hostile, et quand nous souffrons, il semble qu'Il veut nous blesser, qu'Il soit en colère contre nous. Il nous semble étrange que Dieu fasse pleurer les *bons*, alors que toute la *racaille* de l'humanité passe un bon moment. En réalité, s'il n'y avait pas de *pleurs* de la vigne, sa force vitale serait dispersée, et la gradation du vin serait compromise: les *pleurs* en concentrent les forces.

La liberté humaine elle-même implique une série de *décisions* plus ou moins difficiles. *Décider* signifie *couper*. Quand je dois prendre une *dé-cision*, je suis confronté à un éventail de possibilités. Je dois couper, écarter, abandonner les nombreuses autres possibilités que la vie me propose. Je ne peux pas avoir trop de passe-temps, trop de divertissement, trop d'études, trop d'amis, trop de gens à aimer. Si mes sarments s'étiraient à toutes les expériences possibles, sans le courage de faire un choix, je ne ferais que disperser mes forces, perdre de vue ce qui compte, me retrouver à cinquante ans sans rien, avec une poignée de sable en main. Sans parler de ces parents qui, en regardant les autres parents, se mettent en tête de faire vivre à leurs enfants toutes les expériences possibles et imaginables, du judo à la piscine: ce sont de mauvais agriculteurs, ils travaillent pour se dissiper. Mieux vaut se concentrer sur ces quelques activités que les enfants disent aimer, et que les parents peuvent offrir.

En se promenant dans les bois, parmi les lignes de terre autrefois cultivées et maintenant réduites à l'abandon, il est possible de remarquer dans les buissons quelque vigne sauvage qui pousse au fur et à mesure, sans jamais devenir une souche solide adaptée à la production de grappes. Les feuilles sont grandes et vertes, mais en automne, le cycle se termine sans fruits. Tant d'existences humaines se font ainsi: dans leur jeunesse prometteuse et pleine d'énergie, elles empruntent alors un chemin stérile, plein d'illusions, de désolation et de tristesse. C'est vraiment vrai, et Il l'avait dit: “*En dehors de moi, vous ne pouvez rien faire*”.

C'est ce que Jésus demande à ses disciples, à la veille de l'événement pascal, avec cette histoire du vigneron, de la vigne et des sarments. Il part, mais il demande aux siens de *rester* dans son amour. À la veille du drame, un héritage d'amour! En plus de celui de la vie spirituelle, voici le principe de la vie ecclésiale: *rester en lui*, grandir, porter du fruit, aimer selon une idée de communion, non avec un esprit d'appropriation et de possession.

Après tout, nous n'avons rien qui soit vraiment à nous. Nous nous leurrions sur les titres de propriété, les maisons, les terrains et les comptes bancaires que nous appelons *les nôtres*, mais si nous avons vraiment quelque chose, tôt ou tard, il nous sera pris, piqué, volé, vaporisé ... dans le meilleur des cas nous le laisserons à d'autres, sans même savoir qui fera la fête avec les biens que nous avons imprudemment accumulés. Nous sommes aussi tentés de nous *approprier* la vie des autres, avec toutes ces histoires de dépendances, d'amours malades, d'amours trahies ...

Pourtant, c'est précisément dans *ce rien que nous avons* que vit notre liberté, notre force. C'est un signe clair, pour ceux qui veulent le comprendre, que sur cette terre nous ne vivons pas, mais nous nous préparons à vivre! Le secret est dans un petit mot: *rester* en Lui. De même que Jésus *reste* dans le Père, nous aussi en lui. C'est l'essence de la résurrection!

Sans cet espace de communion et de vie intérieure, l'*ego* ne pourra jamais dire: *nous*, de manière libre, et nous serons toujours tentés de plier le *nous* à l'*ego*, en établissant des relations de force. Dans les événements qui perturbent ma vie, il n'est donc pas très important de me demander: *que vais-je faire?* ou *comment vais-je le faire?* mais une seule chose est importante, une condition: *rester en Lui*. Tout ce que j'ai, je dois le redonner en amour. C'est ainsi que j'arriverai à porter du fruit!

Amen